

GUILLERMO ARIAS

AFP



du mois, selon les autorités locales, plus de 7 000 migrants se trouvaient dans des refuges à Tijuana. Ils ont vite compris les gardes-frontières américains ne leur réserveraient pas l'accueil espéré. Le 25 novembre, environ 500 migrants se ruent vers différents points de passage et sont repoussés à coups de gaz lacrymogène par les agents américains. Quelques-uns parviennent à franchir la frontière mais sont rapidement arrêtés.

Après cet incident, le président Trump a intensifié sa rhétorique anti-immigration, les autorités américaines ont durci les contrôles aux frontières, tandis que le Mexique a accru la surveillance des migrants à Tijuana. Une situation encore aggravée par les longs délais de traitement des demandes d'asile qui ont poussé des groupes de migrants à tenter de s'engouffrer dans des brèches de la clôture pour franchir la frontière dans la région de Tijuana-San Diego. La procédure d'asile était plus rapide pour ceux qui passaient illégalement puis se rendaient aux gardes-frontières que pour ceux qui attendaient d'obtenir un entretien avec les fonctionnaires de l'immigration américains aux points de passage officiels. Fin décembre 2018, la plupart des membres de la caravane d'octobre avaient atteint les États-Unis d'une manière ou d'une autre.

Mais durant la nuit du nouvel an, toujours dans la région de Tijuana-San Diego, un nouveau groupe de migrants tente de franchir la barrière. Quelque 200 migrants sont repoussés par le gaz lacrymogène des gardes-frontières. Certains parviennent à passer mais sont arrêtés aussitôt après. En réaction, les autorités ont renforcé et la clôture et les mesures de sécurité. Dès lors, les caravanes de migrants d'Amérique centrale se sont dirigées vers l'est où il n'y avait pas de barrière et où il était possible de traverser le fleuve jusqu'aux États-Unis pour se rendre aux autorités.

Cette année, les caravanes n'ont pas été aussi importantes qu'en 2018, cependant de nombreux migrants continuent d'entreprendre le voyage en grands groupes. Et tandis que le Mexique muscle sa politique



migratoire et que le président Trump maintient la pression, les caravanes, quelle que soit leur taille, restent encore le moyen le moins dangereux de traverser le Mexique. Ce phénomène a changé de façon permanente les dynamiques migratoires dans cette région du monde.

↑
Vue aérienne de la caravane de migrants du Honduras qui quitte Arriaga et se dirige vers San Pedro Tapanatepec. Sud du Mexique, 27 octobre 2018.

An aerial view of Honduran migrants in a caravan leaving Arriaga for San Pedro Tapanatepec. Southern Mexico, October 27, 2018.

VALERIO BISPURI





VALERIO BISPURI

Prisonniers
Prisoners



Après avoir achevé en 2014 *Encerrados*, voyage photographique de dix ans au cœur de 74 prisons sud-américaines, j'ai décidé de poursuivre mon exploration du monde des détenus dans les prisons italiennes. *Prigionieri*, *Encerrados* et *Paco* composent une trilogie sur la liberté perdue. Ce deuxième voyage dans l'univers carcéral a pour objectif d'étudier les conditions de vie et le quotidien des prisonniers des centres de détention italiens, et de comprendre leurs difficultés, leurs besoins et leurs émotions.

Les prisons sont un miroir de la société, reflet de faits divers ou de grandes crises économiques et sociales. En Italie, il existe 190 centres pénitentiaires, dont 55 sont des centres pour femmes. J'ai travaillé dans dix de ces prisons pendant quatre ans et j'ai réalisé combien le système carcéral italien souffre de surpopulation, de l'inactivité des détenus et de structures précaires. Ces dernières années, lentement, la situation s'est améliorée dans certaines prisons, mais les conditions de détention



Des prisonniers dans la petite cour construite dans les années 1980 pour les membres de la mafia incarcérés. Prison de l'Ucciardone, Palerme, 2016.

Inmates in the small courtyard built in the 1980s for members of the Mafia. Ucciardone prison, Palermo, 2016.



Un gardien fait une ronde sur le toit. Prison de Regina Coeli, Rome, 2016.

A warden doing his rounds on the roof. Regina Coeli prison, Rome, 2016.



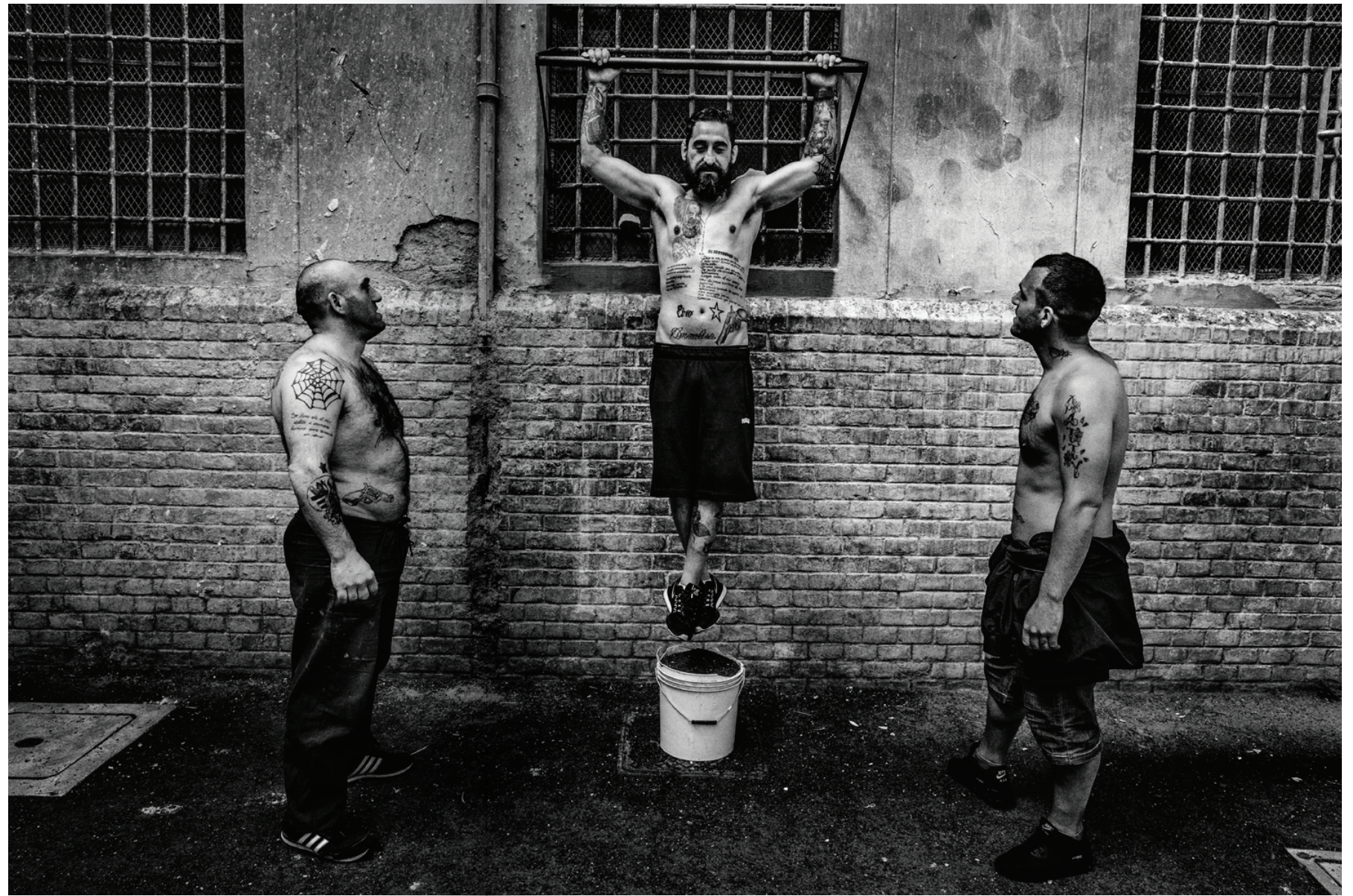
Cellule de cinq détenus à la prison de Poggioreale, l'une des plus anciennes, des moins bien entretenues et des plus surpeuplées en Italie. Elle abrite aujourd'hui 2 000 prisonniers. Il y a dix ans, il y en avait 3 000. Naples, 2015.

A cell for five in one of the oldest, most run down and overcrowded prisons in Italy, with 2,000 inmates, although ten years ago, there were 3,000. Poggioreale prison, Naples, 2015.

sont toujours très difficiles et les prisonniers souffrent de l'isolement. Dans ces « non-lieux », les personnes privées de liberté tentent de reconstruire des habitudes et des liens, tout en cherchant une solution à un avenir, qui bien souvent n'existe pas. L'État ne fait aucun effort pour la réinsertion de ceux qui ont passé plusieurs années en prison, et beaucoup y retournent peu après en être sortis.

J'ai pu entrer dans les prisons de haute sécurité où sont incarcérés des hommes de la Camorra et de la mafia, comme Poggioreale à Naples, et l'Ucciardone à Palerme. J'ai étudié la réalité des colonies pénitentiaires où les prisonniers sont partiellement libres et peuvent travailler en dehors de la prison, comme à Isili en Sardaigne. Je me suis immergé dans l'univers carcéral des femmes : l'ancien monastère de Venise, San Vittore à Milan, et Rebibbia à Rome. Je suis allé aussi bien dans de petits établissements que d'énormes centres pénitentiaires. J'ai pu découvrir de nouvelles structures comme la prison de Capanne à Pérouse, ou de petits instituts comme à Sant'Angelo dei Lombardi. Mais avant tout, j'ai été très proche des détenus : j'ai déjeuné avec eux dans leurs cellules, écouté leurs histoires, partagé leurs joies et leurs peines. Nous avons vécu des moments qui semblaient ceux du quotidien. Ces photos sont aussi le fruit de tous ces instants passés ensemble. Je pense de plus en plus que la prison ne doit pas être seulement punitive, elle doit aussi offrir une nouvelle chance à celui qui est incarcéré.

Durant ces quatre années, j'ai eu l'opportunité de connaître le monde des prisons italiennes de l'intérieur et j'ai perçu une immense solitude. Les détenus sont en permanence en contact les uns avec les autres et pourtant ils sont toujours seuls, à chaque moment de la journée. *Prisonniers* est un projet à la recherche de l'âme de ces personnes privées de liberté. C'est un travail d'analyse anthropologique, sociologique et photographique sur l'être humain, qui fait partie d'une étude plus large sur le monde des invisibles. Ceux qui sont oubliés, marginalisés, abandonnés.



J'ai toujours pensé que pour photographier la réalité en profondeur, il est important de savoir attendre et de faire correspondre ce que nous ressentons avec ce que nous voyons. Il faut du temps pour raconter une histoire.

Valerio Bispuri

↑
Des détenus font de la gymnastique pendant la promenade. L'image évoque Jésus sur la croix avec les deux gardes à ses pieds. Prison de Regina Coeli, Rome, 2016.

Inmates during out-of-cell exercise time. The image recalls the crucifixion of Christ with the two guards standing at the foot of the cross. Regina Coeli prison, Rome, 2016.



© Anna Pitoun

PATRICK CHAUVEL

50 ans sur le front
50 ans sur le front

Jean-François Chauvel et Pierre Schoendoerffer étaient amis. Ils avaient été soldats. Revenus à la vie civile, ils avaient choisi le journalisme pour continuer à vivre l'aventure, la raconter, la transmettre. Passionné par leurs récits, j'ai voulu suivre leurs traces.

Profitant d'un dîner réunissant ces hommes et leur ami, Joseph Kessel, j'ai interrompu leur conversation :

« Je veux partir, comme vous !

— Partir où ? Et tes études ? » Ça, c'était Jean-François, dans son rôle de père.

« Partir pourquoi ? » Ça, c'était Schoendoerffer, Oncle Pierre comme je l'appelais.

Avant que je puisse répondre, la voix de Joseph Kessel a rugi :

« Laissez-le partir, on va voir ce qu'il a dans le ventre ! »

Après un long silence, mon père m'a dit :

« Tu veux partir où ?

— Au Vietnam ! »

Ils se sont regardés, je sentais qu'ils pensaient à elle, ils la connaissaient bien, ils l'avaient côtoyée de très près. Ils étaient de ces hommes qui avaient vécu, qui avaient choisi de vivre, sans nulle métaphore, dans le feu !

« Il y a la guerre là-bas !

— Je sais, et vous aussi vous le saviez quand vous êtes partis ! »

Mon père s'est levé, ils ont trinqué.

« Alors vas-y ! »

Je suis arrivé à Saigon le 14 janvier 1968, la guerre était au rendez-vous, puissante, passionnante, dangereuse, dégueulasse, injuste, insistante, elle parlait d'une voix forte, provocante :

« Je suis la mère de toutes choses, la grande force qui entraîne et transforme les sociétés ; je suis leur plus puissant moyen d'expression.



Un combattant du FMLN réplique aux tirs des milices d'extrême droite qui ouvrent le feu sur la foule lors des obsèques de l'archevêque Romero, assassiné par l'extrême droite. Salvador, 1980.

Un combattant du FMLN réplique aux tirs des milices d'extrême droite qui ouvrent le feu sur la foule lors des obsèques de l'archevêque Romero, assassiné par l'extrême droite. Salvador, 1980.



Manifestation à Téhéran contre le shah d'Iran, Mohammad Reza Pahlavi. Iran, 1978.

Manifestation à Téhéran contre le shah d'Iran, Mohammad Reza Pahlavi. Iran, 1978.



Deux membres de l'IRA contrôlent un passant à la limite des quartiers chrétien et protestant. Belfast, Irlande, 1972.

Deux membres de l'IRA contrôlent un passant à la limite des quartiers chrétien et protestant. Belfast, Irlande, 1972.



↑
Le bateau étant surchargé par 44 passagers, une bagarre s'engage pour repousser d'autres Haïtiens prêts à tout pour fuir. Ce bateau coulera trois jours plus tard, faisant 30 morts. Haïti, 1991.

Le bateau étant surchargé par 44 passagers, une bagarre s'engage pour repousser d'autres Haïtiens prêts à tout pour fuir. Ce bateau coulera trois jours plus tard, faisant 30 morts. Haïti, 1991.

Tribunal de l'Histoire, je pèse, juge et modèle le monde ; je fais les dieux et les rois, les maîtres et les esclaves. Je fascine les Hommes, et la Paix elle-même vit dans ma fascination.

« Je puis dresser à mort le frère contre le frère ; je puis arracher par milliers ou par millions l'enfant au père et l'époux à l'épouse, tout en exaltant leur sacrifice.

« Disposant, par le déchaînement de la violence, de millions de vies, je suis sans doute la cause la moins divine de la mort.

« Je joue du mécanisme des choses comme

« Depuis que l'Homme existe, et tout au long des siècles j'ai, sur la planète Terre, fait éclater, sans cesse renaissants, le flamboiement de mes incendies et le fracas de mes batailles. Il n'est pas d'année, il n'est pas de lieu où je n'aie paru. Mais peut-on me connaître ? Car, comme le dieu Protée, je change et renouvelle constamment mon visage et ma voix.

« J'ai été la grande illusion : les nations me prenaient pour moyen, mais c'est moi qui finalement leur imposais mes fins inattendues, défaisant régimes, États et sociétés ; les armées me préparaient et, dans leurs affrontements, croyaient me gagner, mais c'était moi qui en dernier ressort défaisais les armées, car aucun ne sortait indemne du creuset de mes batailles. Je suis une fin, qui se déguise en moyen.

« Forte de mes succès comme de mon expérience des hommes et des événements, je mets l'Homme au défi de se passer de moi, de me déjouer. »

50 ans plus tard, la guerre est toujours là. Je continue de la photographier, en Afrique, au Moyen-Orient, jusqu'aux frontières de l'Europe, en Ukraine, où elle a réussi à recréer le décor des tranchées de 14-18.

Patrick Chauvel

Jean-François Chauvel et Pierre Schoendoerffer étaient amis. Ils avaient été soldats. Revenus à la vie civile, ils avaient choisi le journalisme pour continuer à vivre l'aventure, la raconter, la transmettre. Passionné par leurs récits, j'ai voulu suivre leurs traces.

Profitant d'un dîner réunissant ces hommes et leur ami, Joseph Kessel, j'ai interrompu leur conversation :

« Je veux partir, comme vous !
— Partir où ? Et tes études ? » Ça, c'était Jean-François, dans son rôle de père.

« Partir pourquoi ? » Ça, c'était Schoendoerffer, Oncle Pierre comme je l'appelais.

Avant que je puisse répondre, la voix de Joseph Kessel a rugé :

« Laissez-le partir, on va voir ce qu'il a dans le ventre ! »

Après un long silence, mon père m'a dit :

« Tu veux partir où ?

— Au Vietnam ! »

Ils se sont regardés, je sentais qu'ils pensaient à elle, ils la connaissaient bien, ils l'avaient côtoyée de très près. Ils étaient de ces hommes qui avaient vécu, qui avaient choisi de vivre, sans nulle métaphore, dans le feu !

« Il y a la guerre là-bas !

— Je sais, et vous aussi vous le saviez quand vous êtes partis ! »

Mon père s'est levé, ils ont trinqué.

« Alors vas-y ! »

Je suis arrivé à Saigon le 14 janvier 1968, la guerre était au rendez-vous, puissante, passionnante, dangereuse, dégueulasse, injuste, insistante, elle parlait d'une voix forte, provocante :

« Je suis la mère de toutes choses, la grande force qui entraîne et transforme les sociétés ; je suis leur plus puissant moyen d'expression. Tribunal de l'Histoire, je pèse, juge et modèle le monde ; je fais les dieux et les rois, les maîtres et les esclaves. Je fascine les Hommes, et la Paix elle-même vit dans ma fascination.

« Je puis dresser à mort le frère contre le frère ; je puis arracher par milliers ou par millions l'enfant au père et l'époux à l'épouse, tout en exaltant leur sacrifice.

« Disposant, par le déchaînement de la violence, de millions de vies, je suis sans doute la cause la moins divine de la mort.

« Je joue du mécanisme des choses comme des passions des hommes. Je fais tout servir à mes fins : la surabondance comme la pénurie, l'esprit de domination comme la timidité ou la révolte de la faiblesse, le courage comme la peur, l'héroïsme comme la lâcheté, l'espoir comme le désespoir, la générosité comme l'égoïsme, le calcul comme l'erreur, le cynisme comme l'angélisme, le droit comme la force. Je fais prendre les armes à celui qui veut asservir comme à celui qui veut rester

libre. Je fais flèche de tout bois, des calculs comme des pulsions, du rationnel comme de l'irrationnel.

« Depuis que l'Homme existe, et tout au long des siècles j'ai, sur la planète Terre, fait éclater, sans cesse renaissants, le flamboiement de mes incendies et le fracas de mes batailles. Il n'est pas d'année, il n'est pas de lieu où je n'aie paru. Mais peut-on me connaître ? Car, comme le dieu Protée, je change et renouvelle constamment mon visage et ma voix.

« J'ai été la grande illusion : les nations me prenaient pour moyen, mais c'est moi qui finalement leur imposais mes fins inattendues, défaisant régimes, États et sociétés ; les armées me préparaient et, dans leurs affrontements, croyaient me gagner, mais c'était moi qui en dernier ressort défaisais les armées, car aucun ne sortait indemne du creuset de mes batailles. Je suis une fin, qui se déguise en moyen.

« Forte de mes succès comme de mon expérience des hommes et des événements, je mets l'Homme au défi de se passer de moi, de me déjouer. »

50 ans plus tard, la guerre est toujours là. Je continue de la photographier, en Afrique, au Moyen-Orient, jusqu'aux frontières de l'Europe, en Ukraine, où elle a réussi à recréer le décor des tranchées de 14-18.

Patrick Chauvel

➤ Dans les montagnes dominant la vallée du Panshir, des hommes du commandant Massoud prient avant les combats. Afghanistan, 2005.

Dans les montagnes dominant la vallée du Panshir, des hommes du commandant Massoud prient avant les combats. Afghanistan, 2005.

➤ Un djihadiste de l'État islamique et son épouse, prisonniers, sont évacués de Baghouz vers le centre de tri de Tanak Field North par les Forces démocratique syriennes (FDS). Syrie, 2019.

Un djihadiste de l'État islamique et son épouse, prisonniers, sont évacués de Baghouz vers le centre de tri de Tanak Field North par les Forces démocratique syriennes (FDS). Syrie, 2019.



OLIVIER CORET

DIVERGENCE POUR LE FIGARO MAGAZINE





© Jérôme Huffer

ÉRIC HADJ

POUR PARIS MATCH

Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, gilets jaunes, dimanche
Monday, Tuesday, Wednesday, Thursday, Friday, Yellow Vests, Sunday

Insaisissable. À la veille du premier jour de mobilisation, les contours de ce mouvement sont encore flous. Il ne connaît ni leader ni encadrement syndical. « L'appel du 17 novembre » sur les réseaux sociaux s'est propagé comme une traînée de poudre. Devenu un emblème, le gilet jaune apparaît sur de nombreuses pages. Il fallait découvrir ces nouveaux manifestants.

Dès le premier acte du 17 novembre 2018, j'ai senti qu'il se passait quelque chose d'inhabituel. À Paris, les manifestants sont des chefs d'entreprise, des jeunes femmes, des familles, des motards.. À première vue,

rien ne semble les unir et les slogans qu'ils crient sont différents de ceux entendus dans les manifestations que j'avais déjà couvertes. Révoltés, plusieurs d'entre eux s'en prennent à des automobilistes impatientes. La tension est palpable. Sur le terrain, j'apprends la mort d'une gilet jaune, renversée par une conductrice qui a tenté de forcer un barrage. C'est alors le premier point de bascule du mouvement. Il y en aura d'autres.

Dans les blocages, les revendications se fédèrent. Ce qui pouvait apparaître comme un simple ras-le-bol devient très vite une grogne générale. Chaque semaine, les gilets



Un village de gilets jaunes près de Sens. 30 novembre 2018.

A Yellow Vest "village" near Sens in north-central France. November 30, 2018.



Acte 2. Les Champs-Élysées prennent feu à plusieurs endroits malgré la présence des forces de l'ordre. Paris, 24 novembre 2018.

Act 2. Protestors set fire to targets on the Champs-Élysées even though police were present. Paris, November 24, 2018.



Acte 2. Le feu, la confusion, les casseurs, les gilets jaunes. Le chaos règne sur les Champs-Élysées. Paris, 24 novembre 2018.

Act 2. The combination of confusion, fire, violent elements and Yellow Vest protestors produced chaos on the Champs-Élysées. Paris, November 24, 2018.

ED JONES

AFP





↑ Une déclaration du leader nord-coréen est diffusée sur un écran géant devant la gare centrale. Selon Kim Jong-un, le président américain Donald Trump est un « malade mental » et va

« payer cher » ses menaces de destruction de la Corée du Nord. Le ministre des Affaires étrangères laisse entendre que le régime prépare un essai de bombe H au-dessus du Pacifique. Pyongyang, 22 septembre 2017.

A statement by North Korean leader is broadcast on a giant screen outside the central railway station. According to Kim Jong-un, US President Donald Trump is "mentally deranged" and will "pay dearly"

for his threat to destroy North Korea. The foreign minister hinted that the regime might test a hydrogen bomb over the Pacific Ocean. Pyongyang, September 22, 2017.

et le dirigeant nord-coréen Kim Jong-un échangeaient des insultes et des menaces de guerre.

Leur premier sommet a eu lieu à Singapour, mais il n'a produit qu'un engagement vague en matière de dénucléarisation. Une deuxième réunion au Vietnam en février dans le but de donner corps à ces os brisés sans aucun accord.

Ces temps ont été extraordinaires pour les Coréens.

Le président sud-coréen Moon Jae-in s'est emparé des Jeux olympiques d'hiver de l'an

dernier pour organiser une réunion entre Pyongyang et Washington. C'était après la montée des tensions en 2017 alors que le Nord procédait à de multiples lancements de missiles et à son plus grand essai nucléaire, et que le président américain Donald Trump et le dirigeant nord-coréen Kim Jong-un échangeaient des insultes et des menaces de guerre.

Leur premier sommet a eu lieu à Singapour, mais il n'a produit qu'un engagement vague en matière de dénucléarisation. Une deuxième réunion au Vietnam en février

↑ Des touristes posent pour la photo sur la fausse ligne de démarcation militaire dans la reproduction du village de la trêve, Panmunjom, dans la zone démilitarisée, un

décor construit pour le film *JSA: Joint Security Area* de Park Chan-wook. Près de Namyangju, à l'est de Séoul, 5 mai 2018.

Visitors pose for photos at a mock military demarcation line in a replica of the DMZ border truce village of Panmunjom, a film set built for the 2000

blockbuster "JSA: Joint Security Area" by Park Chan-wook. Near Namyangju, east of Seoul, May 5, 2018.

dans le but de donner corps à ces os brisés sans aucun accord.

Depuis lors, les contacts entre les deux parties ont été minimes. Pyongyang a fréquemment critiqué la position américaine. Les deux dirigeants ont ensuite échangé des lettres avant que Trump ne se tourne vers Twitter pour émettre son offre de rencontre dans la zone démilitarisée (DMZ).

En juin 2019, après avoir participé au sommet du G20 au Japon, le président Trump s'est rendu sur le sol nord-coréen, offrant une suite extraordinaire à la première rencontre

entre Moon Jae-in et Kim Jong-un en 2018, lorsque le jeune dirigeant a invité le Sud-Coréen à enjamber la ligne de démarcation militaire en Corée du Nord.

Cependant, dans ce contexte diplomatique, les Nord-Coréens et les Sud-Coréens ont continué comme avant, leur vie n'ayant pour la plupart pas été interrompue par les sommets historiques.



© Jean-François Leroy

ALAIN KELER

MYOP

Journal d'un photographe
The Diary of a Photographer

Qui suis-je ? Pourquoi suis-je devenu photographe ? Pourquoi ai-je rêvé de voyager dès ma plus jeune enfance ? Comment expliquer une passion, un métier que je pratique depuis fort longtemps ? Alors que j'étais jeune photographe à l'agence Sygma, je faisais sourire certains de mes collègues quand je leur disais que je souhaitais seulement gagner un peu d'argent pour repartir voyager. « Pourquoi repartir alors qu'ici tu peux en même temps voyager et gagner de l'argent ? » me répondirent-ils. Alors je suis resté, j'ai voyagé et j'ai gagné de

l'argent. Je me suis confronté à une réalité du monde différente de celle du voyageur free-lance que j'avais été et qui m'attirait toujours. J'avais en horreur mondanités et grands hôtels. Mais le confort d'une structure et surtout une vision pas très visionnaire des réalités faillirent avoir raison de mes velléités d'enfant rêveur, de voyageur à la recherche de petits riens qui rendent heureux, ne serait-ce qu'une heure, d'émerveillement devant une scène où peu se passe, où tout se passe. Alors je suis parti.

←←
Arrestation d'un guérillero.
Chajul, Guatemala, 3 mars
1982.

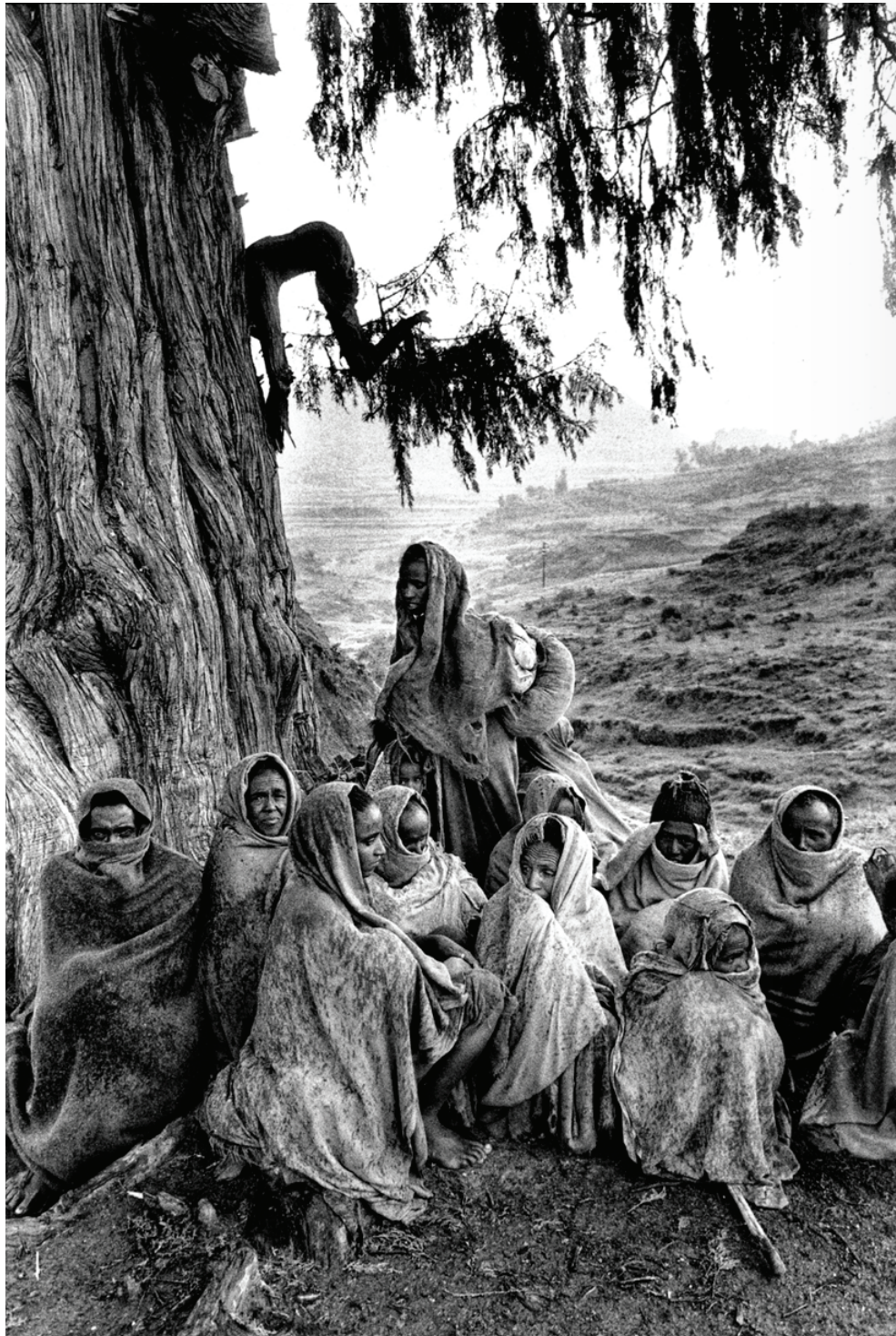
*Arresting a guerrilla. Chajul,
Guatemala, March 3, 1982.*

↙
Évacuation des colons de
la ville de Yamit par l'armée
israélienne. Sinaï égyptien,
21 avril 1982.

*Israeli armed forces evacuating
settlers from the town of Yamit.
Sinai, Egypt, April 21, 1982.*

↙
Confession publique.
Chantiers navals Lénine,
Gdansk, Pologne, 23 août
1980.

*Catholic confessions in public.
Vladimir Lenin shipyard, Gdansk,
Poland, August 23, 1980.*



Mon histoire est banale. Les parents de ma mère ainsi que sa petite sœur âgée de 13 ans furent déportés. Les convois de la mort revenaient vides, mais leurs vibrations ne s'arrêtèrent jamais, répliques éternelles de l'innommable. Dans ma jeunesse, ma mère me parlait souvent d'eux en pleurant.

La situation entre mes parents se dégrada rapidement. Les disputes succédaient aux disputes. Le petit enfant calme et solitaire que j'étais excella très vite en géographie, comme si la connaissance théorique et toute relative du monde allait m'aider à oublier les éclats de voix de deux personnes incapables de communiquer, mais qui pour moi étaient les plus importantes au monde.

Je suis devenu photographe et j'ai parcouru le monde. J'ai cherché ce que je pouvais bien raconter, mais sans comprendre le véritable enjeu de cette course sans fin et sans arrêt, sans respiration, dont l'unique compteur était le nombre d'avions, de films, de pays visités. La fuite s'accélérait, un peu comme une boule de neige qui se transforme en avalanche et ne laisse que mort et désarroi sur son chemin.

J'avais rêvé d'autre chose.

Je l'ai trouvé un jour sur une route de l'est de l'Europe. Des hommes chuchotaient entre eux dans une langue étrangère à la majorité de ceux qui les entouraient. Cela m'a brutalement renvoyé dans le passé, dans mon passé dans une ville de province française où les survivants normalisaient leurs vies d'éternels fuyards en mélangeant la discrétion avec le bruit de l'honneur retrouvé du pays d'accueil rêvé par leurs parents, qui furent offerts en signe de vassalité aux bourreaux qui allaient les assassiner.

L'Est m'attirait parce que mes racines s'y étaient jadis développées, mais la

transplantation ne devrait pas rester éphémère. Il ne faut jamais donner raison à ceux qui n'admettent pas la différence.

J'avais commencé ce voyage vers les pays de l'Est comme une recherche journalistique. Je l'ai terminé en recherche identitaire. J'étais issu de ce qui fut autrefois la plus grande minorité d'Europe. J'allais enfin pouvoir donner un sens à mon travail. La photographie, le voyage et ma quête venaient de se rejoindre. Pour savoir qui j'étais, je devais d'abord trouver d'où je venais. Ma démarche de photographe et mon histoire personnelle se rencontrèrent ce jour-là.

Alain Keler

Who am I? Why did I become a photographer? Why had I always dreamed of traveling, even as a tiny child? How can such a passionate feeling be explained? How can I describe the work I have been doing for such a long time?

In my early days as a photographer with Sygma, some of my colleagues would scoff when I said I just wanted to earn a bit of money to set off on another trip. They would say: "Why do you want to go away again, when you can stay here and travel, and earn money at the same time?"

So I stayed; and I traveled; and I earned money. I was there in a real-life situation, but it was different compared to the real-life experience of the free-lance traveler that I had had in the past and which I still found enticing. I have always loathed luxury hotels and beautiful people, yet the comfortable prospect of being part of an organization and, even more importantly, of having a not very visionary vision of real-life situation, almost prevailed over my childhood dreams, over the dreams of the traveler in search of tiny scraps of happiness, even short-lived, of moments of wonderment gazing at a stage where very little happens, but where everything happens.

So off I went.

←
Des Éthiopiens quittent le
camp de réfugiés de Gando.
Korem, Éthiopie, août 1985.

Ethiopians who have had to
leave the refugee camp.
Korem, Ethiopia, August 1985.

ADRIANA LOUREIRO FERNANDEZ





LAURÉATE DU PRIX DE LA VILLE DE PERPIGNAN
RÉMI OCHLIK 2019

WINNER OF THE VILLE DE PERPIGNAN
RÉMI OCHLIK AWARD 2019



© Carlos Becerra & Carolina Cabral

ADRIANA LOUREIRO FERNANDEZ

Paradis perdu
Paradise Lost

Entre ombre et lumière, un couple s'étreignait sous un arbre lors d'une après-midi venteuse à Caracas, la ville où l'on est toujours au printemps. Ils étaient tombés amoureux avant de pouvoir toucher et maintenant ils saisissent chaque opportunité comme si elle était la dernière. Et ce pourrait être le dernier. « Il ne reste plus que la mort pour nous ici », a déclaré l'adolescent, tout en l'embrassant et en la caressant. Dans une semaine, ils franchiraient le pont Simon

Bolivar et feraient partie de la diaspora de plus de trois millions et demi.

Le Venezuela compte la deuxième plus grande population de réfugiés au monde, juste derrière la Syrie ; il enregistre l'un des taux de meurtre les plus élevés et détient le record du taux d'inflation le plus élevé au monde ; il a des salaires parmi les plus bas et les taux de pauvreté les plus bas de la région, et le pays détient également le record du plus grand nombre de reines de beauté à



La fresque sur un bureau de vote pro-Chavez a été photographiée des centaines de fois, considérée comme un symbole du soutien populaire à la Révolution, mais ne peut aujourd'hui inspirer les personnes attendant d'acheter de l'essence domestique. Petare, Caracas. 13 septembre 2018.

The mural on a pro-Chavez voting station was photographed hundreds of times and seen as a symbol of popular support for the Revolution, but today it cannot inspire the people waiting to buy domestic fuel. Petare, Caracas. September 13, 2018.



Une fille dans une fosse commune où un membre de sa famille a été enterré. Les morts ont été victimes d'un incendie qui s'est déclaré dans les cellules du siège de la police locale à Valencia et s'est rapidement propagé, faisant 66 morts et deux visiteuses. Carabobo, Venezuela, 30 mars 2018.

A girl at a mass grave where a member of her family was buried. The dead were victims of a fire that broke out in cells at local police headquarters in Valencia, and spread quickly, killing 66 inmates and two female visitors. Carabobo, Venezuela, March 30, 2018. © Adriana Loureiro Fernandez



La foule participant au rassemblement politique du candidat à la présidence, Javier Bertucci, espérait une soupe gratuite, une caractéristique de la campagne de Bertucci. Petare, Caracas, 12 mai 2018.

The crowd attending the political rally by the presidential candidate, Javier Bertucci, were hoping for free soup, a regular feature of Bertucci's campaign. Petare, Caracas, May 12, 2018. © Adriana Loureiro Fernandez / Reuters

DAR YASIN

THE ASSOCIATED PRESS





DAR YASIN

THE ASSOCIATED PRESS

Cachemire : une guerre sans fin Kashmir: Endless War



Les proches de Shujaat Bukhari, rédacteur en chef du quotidien *Rising Kashmir*, basé à Srinagar, en deuil, pleurent près de son cercueil lors d'une procession funéraire à Kreeri, à 40 km de Srinagar, dans le Kashmir contrôlé par les Indiens, le 15 juin 2018. Le Comité pour la protection des journalistes exhorte les autorités indiennes à enquêter sur le meurtre d'un journaliste de premier plan dans le Cachemire sous contrôle indien.

Relatives of Shujaat Bukhari, slain editor-in-chief of the Srinagar based English language daily newspaper Rising Kashmir, mourn near his coffin during a funeral procession at Kreeri, 40 Kilometres (25 miles) from Srinagar, Indian controlled Kashmir, June 15, 2018. The Committee to Protect Journalists is urging Indian authorities to investigate the killing of a prominent journalist in Indian-controlled Kashmir.



Des villageois du Cachemire inspectant une maison endommagée lors d'une fusillade s'enfuient après avoir entendu des rumeurs selon lesquelles des soldats de l'armée indienne seraient revenus sur le site, ce qui s'avéra être faux, dans le village de Kundalan, situé à environ 60 kilomètres au sud de Srinagar, sous contrôle indien Cachemire, 10 juillet 2018. Les forces gouvernementales ont tiré sur des manifestants dans le Cachemire sous contrôle indien, tuant un adolescent et blessant au moins 120 autres personnes.



Le 12 juillet 2017, des Cachemiriens scandent des slogans en faveur de la liberté alors qu'ils portent le corps d'un rebelle local, Sajad Ahmed Gilkar, lors de ses funérailles à Srinagar, dans le Cachemire sous contrôle indien. Les forces gouvernementales ont tiré des plombs et des gaz lacrymogènes dans la principale ville du Cachemire sous contrôle indien alors que les résidents portaient le corps d'un jeune rebelle tué avec deux autres militants lors d'une bataille armée avec les troupes indiennes dans la région litigieuse.

Kashmiri villagers inspecting a house damaged in a gun battle flee from it after hearing rumors of Indian army soldiers returning back to the site, which turned out to be false, in Kundalan village, some 60 kilometers (37 miles) south of Srinagar, Indian controlled Kashmir, July, 10, 2018. Government forces fired at protesters in Indian-controlled Kashmir, killing a teenage boy and wounding at least 120 more.

July 12, 2017, Kashmiri men shout pro-freedom slogans as they carry body of a local rebel Sajad Ahmed Gilkar, during his funeral in Srinagar, Indian controlled Kashmir. Government forces fired shotgun pellets and tear gas in the main city in Indian-controlled Kashmir as residents carried the body of a young rebel killed with two other militants during a gun-battle with Indian troops in the disputed region.



↑
Le 7 avril 2016, des musulmans du Cachemire grimpent aux arbres pour assister au cortège funèbre de Waseem Malla, un militant présumé de Hizbul Mujahideen, à Pehlipora, à environ 60 km au sud de Srinagar, dans le

Kashmir contrôlé par les Indiens. Des manifestants anti-indiens ont attaqué les forces gouvernementales avec des pierres et incendié un véhicule blindé alors qu'ils participaient aux obsèques de deux insurgés tués lors d'une fusillade.

April 7, 2016, Kashmiri Muslims climb trees to watch the funeral procession of Waseem Malla, a suspected militant of Hizbul Mujahideen, in Pehlipora, some 60 kilometers (35 miles) south of Srinagar, Indian controlled

Kashmir. Anti-India protesters attacked government forces with rocks and burned an armored vehicle as they participated in the funerals of two insurgents killed in a gun-battle.



ALVARO YBARRA ZAVALA

1984 - Venezuela
1984 - Venezuela



« 1984 » est un document sur l'héritage du président Hugo Chávez Frías et de sa révolution bolivarienne, à ses débuts une source d'inspiration pour les citoyens les plus défavorisés d'Amérique latine, mais désormais l'un des régimes les plus oppressifs de l'histoire de la région. Lorsque Hugo Chávez a lancé sa révolution, ses partisans rêvaient d'une Amérique latine plus juste, plus libre, offrant davantage d'opportunités à chacun. Cette révolution

s'adressait à des sociétés où les changements radicaux n'avaient jamais été obtenus autrement que par la lutte armée. Mais avec le temps, le rêve s'est brisé. La révolution est devenue son propre ennemi juré, se transformant en ce qu'elle avait autrefois critiqué : une dictature. Ce récit photographique témoigne de la défaite de cette révolution et montre également les aspirations à la réconciliation qui émergent au sein de la société vénézuélienne.

←←
Une femme dans l'un des grands supermarchés de la capitale. Caracas, septembre 2015.

A woman in one of the main supermarkets in the capital. Caracas, September 2015.

↖
Des membres d'un gang surveillent leur quartier d'un poste stratégique, hors de portée de la police. Le gang m'a autorisé à prendre des photos à certains checkpoints à condition de ne divulguer ni leurs identités ni la situation géographique des lieux. Caracas, septembre 2015.

Members of a criminal gang keeping watch over their neighborhood from a strategic position out of reach of the police. The gang allowed me to take photographs at certain checkpoints provided that I did not reveal their identities and the geographical locations. Caracas, September 2015.

↖
Juan Carlos et un de ses fils fouillent les ordures à la recherche de quelques légumes. Juan Carlos est maçon, mais sans emploi et sans ressources, il peine à nourrir sa famille. Caracas, juin 2016.

Juan Carlos and one of his children searching through trash for vegetables. Juan Carlos is a bricklayer, but is now unemployed and has no money to feed his family. Caracas, June 2016.